

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft =
Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della
Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 26 (1841)

Nachruf: Fatio, Antoine-Guillaume-Henri

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANTOINE-GUILLAUME-HENRI FATIO,

de Genève.

Antoine-Guillaume-Henri Fatio naquit à Genève, le 16 octobre 1775; il est décédé dans la même ville, le 21 novembre 1840, à l'âge de soixante-cinq ans. Il fut achever en Allemagne les études qu'il avait commencées à Genève. Si, comme l'a dit un ancien, s'il est heureux d'avoir connu le malheur dès les jours de la jeunesse, *Fatio* eut à un haut degré ce funeste avantage. Le commencement de sa carrière fut frappé par un cruel chagrin. Cet apprentissage de souffrance morale l'aura préparé aux malheurs dont, comme tant d'autres, il a vu semer le chemin de la vie. Il lui aura appris, au milieu de sa carrière, à supporter la perte de ce frère, de ce collègue, de cet ami qui occupait, à tant de titres, tant de place dans ses affections, et qui, le premier dans l'état par la gravité et la sagesse de ses conseils et le poids de son expérience, était encore le premier dans le sein de cette vie de famille à laquelle il attachait tant de prix, par la spirituelle gaité d'une conversation pleine de sel et de bonhomie et par la douce égalité de son humeur; il lui aura donné la force de voir, sans murmurer, assombrir ses derniers jours par la mort d'un gendre,

homme d'élite, déjà distingué par ses travaux scientifiques et la noble fermeté de son caractère, et dont la société des arts, dont il fut un des membres les plus utiles, déplore encore la fin prématurée.

C'est en 1816 que M. *Fatio* devint membre de la société des arts pour la section d'agriculture. Depuis la réorganisation de la société il appartenait aussi à la classe d'industrie. Quoique la direction toute différente que l'heureuse restauration de la république vint donner à son activité ne lui ait pas permis de prendre directement une grande part dans les travaux des deux classes dont il faisait partie, son concours ne leur a jamais failli toutes les fois qu'il a pu le croire utile. Il eut, en particulier, l'occasion de rendre à la société des arts toute entière un grand et signalé service par la notable influence qu'il exerça, en 1824 et 1825, sur la construction du musée des beaux-arts, que la reconnaissance publique décore si justement du nom de ses généreuses fondatrices. Membre de la chambre des travaux publics, on peut voir dans ses registres la preuve écrite du zèle qu'il sut déployer pour amener à bien cette construction importante. Il se chargea de solliciter du gouvernement du canton de Vaud l'autorisation de tirer de ce canton les bois nécessaires; ce fut lui qui rédigea, qui contrôla les cahiers des charges et les devis, qui prépara la mise à adjudication des divers ouvrages, qui en dirigea et surveilla l'exécution. Et tout ce travail était plus difficile alors qu'il ne le serait peut-être aujourd'hui, où l'expérience acquise par plusieurs grandes constructions déjà exécutées et l'appui que l'on peut rencontrer dans les experts qui se sont formés donnent à l'administration des ressources qu'elle ne pouvait trouver au même degré.

Une plume plus éloquente que la mienne, un magistrat bien mieux placé que moi pour connaître et apprécier la valeur des services rendus par M. *Fatio* dans sa carrière publique, en a, dans cette salle même, déroulé le tableau. Militaire, travaux publics, administration municipale et financière, affaires fédérales, il pouvait tout embrasser et paraître cependant partout comme un homme spécial. Une conception vive et claire, une capacité et un goût pour le travail qui ne reconnaissent pas de limites, une activité qui semblait dépasser les forces de l'homme, telles étaient les ressources dont il disposait pour suffire aux exigences de sa vie administrative. Souvent en le voyant, surchargé en apparence de travaux de toute espèce, non seulement porter légèrement ce fardeau, mais encore accueillir, rechercher même une besogne nouvelle, je me prenais à penser que, si un homme aussi bien doué qu'il l'était, voulait consacrer à l'avancement de sa fortune ou à se faire un nom la moitié seulement du zèle et du talent qu'il mettait à servir la patrie, il ne pourrait manquer d'arriver à l'opulence ou d'acquérir de la gloire. Mais, dans la carrière qu'il suivait avec un dévouement si énergique, l'on ne peut rencontrer ni la fortune ni la renommée; l'on n'est pas même assuré d'avoir toujours l'approbation générale. Il faut chercher la source de ces persévérants efforts dans un sentiment plus relevé, plus intime, dans ce sentiment auquel nous ne savons pas tous faire les mêmes sacrifices, mais que nous pouvons comprendre, parce que nous le portons tous dans nos coeurs, dans cet ardent amour du pays qui possédait son ame toute entière. *Fatio* voyait partout son pays, dans un pavé à réparer et dans un quai à construire comme dans les délibérations les plus

importantes de la Diète ou des conseils. C'est le pays qu'il s'agissait de servir, et quoi qu'il fallût entreprendre, tout était ennobli pour lui par ce sentiment relevé. Quel exemple et quelle leçon pour ceux dont le dévouement à la patrie est chancelant ou tiède !

Heureuse la république, si elle pouvait toujours compter, parmi ses enfants, je n'ose pas dire beaucoup mais un certain nombre de citoyens comme M. *Fatio*, prêts à se consacrer à toujours et tout entiers à son service !

Ce magistrat d'une activité si prodigieuse, d'une dialectique souvent impétueuse, d'une impatience d'action qui lui donnait quelquefois dans la discussion l'apparence de la brusquerie, était le plus tendre des pères de famille, le plus affectueux des frères, le plus aimable et le plus bienveillant des collègues. Le nuage passé, et il ne durait qu'un instant, laissait luire dans tout leur éclat la pureté et la cordialité de son caractère. Jamais un sentiment amer n'approcha de son cœur ; jamais rien qui ressemblât à de la rancune ne put s'y loger pour un seul instant. Ayant été un jour témoin d'un de ces mouvements de discussion vive et agitée, je hasardai une remarque sur ce qui venait de se passer. » Oh oui, « me répondit-il, avec ce sourire si gracieux que vous lui connaissiez, » oh oui ! mais cela est connu de tout le monde, *Fatio* aboie, mais il ne mord pas. « Et non seulement, selon sa naïve et spirituelle expression, il n'a jamais mordu personne mais il n'en eut pas même la tentation. Homme public, en cette qualité jugé toujours sévèrement, quelquefois même avec injustice, jamais il n'éprouvait les sentiments plus ou moins hostiles auxquels il a pu être en butte dans quelques moments de sa carrière poli-

tique. Aussi ce caractère si beau de dévouement, de véritable bienveillance, de chaud patriotisme a-t-il fini par être généralement apprécié. Ce digne magistrat qui, à quelques époques difficiles de sa vie politique, a pu ne pas se croire populaire, a vu la douleur publique environner son lit de mort; le respect et l'affliction étaient peints sur tous les visages, lorsqu'on apprit le fatal accident qui l'avait frappé au sein même du conseil d'état, vrai champ d'honneur de sa vie active, et la nation toute entière s'empressa de renoncer à une des fêtes les plus populaires de la vieille Genève, qui aurait fait un trop grand contraste avec le deuil général.

Honneur et respect à sa mémoire, et n'oublions point que la patrie attend de nous, non pas seulement une admiration stérile pour ceux qui savent la servir, mais aussi une volonté ferme de les imiter, chacun dans notre sphère et dans la limite de notre capacité.

Jean-Pierre Vaucher naquit à Genève, le 27 avril 1763; il y est mort le 6 janvier de cette année, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Fils d'un maître charpentier, originaire du canton de Neuchâtel, le jeune *Vaucher* se destina d'abord à suivre la profession de son père et travailla pendant quelque temps dans ses ateliers. Mais sa vocation l'appelait ailleurs; et elle fut la plus forte. Il désira suivre ses études, entra à douze ans au collège, et ne tarda pas à s'y distinguer et à remporter des prix dans presque tous les concours. *Vaucher* est un brillant exemple des avantages du système libéral, qui a régné de tout temps dans nos établissements d'instruction publique, pour développer le